

vous m'avez prié de ne pas oublier l'accueil qui nous a été fait—qui à travers nos personnes a été à fait à la France—permettez-moi, monsieur le président, de vous remercier. La dette de gratitude que nous avons vis-à-vis de ce grand pays, et qui est pour ainsi dire accrue par les souvenirs communs de nos histoires, cette dette de gratitude, elle s'est surtout augmentée le jour où, dans les rues de Paris, nous avons vu défiler, sous leur allure martiale, nous avons vu les soldats canadiens, portant fièrement sur leurs casquettes la feuille d'érable (applaudissements). Et nous avons apprécié, dans ces heures tragiques, que ce n'était pas une vaine formule, et comme un mot qui vient facilement sur les lèvres, que votre devise ancienne: Je me souviens.

Oui, vous vous êtes souvenu, et c'est quelque chose d'admirable, en effet, d'aproveoir dans les démocraties, ce sentiment de gratitude, qui généralement est un sentiment personnel donnant à tous la conscience et le cœur de l'homme, devenir un sentiment collectif effectant la grandeur de la nation tout entière.

Je me souviens! Et nous savons comment vous vous êtes souvenu! D'abord par l'inépuisable générosité que vous avez montrée vis-à-vis de la France... Certes, je me tromperais et je risquerais de commettre une injustice, dans une énumération qui serait forcément limitative, si je rappelais tous vos bienfaits: les ambulances innombrables sur le front, cet hôpital de Saint-Cloud, dans lequel vous avez réservé 1,300 lits à nos blessés et à nos malades des hôpitaux qui se sont partout établis, des ambulanciers qui sont partout venus; ai-je besoin d'ajouter ce sacrifice suprême que vous avez noté tout à l'heure, lorsque avec nous vous adressiez votre salut pieux à ceux de vos compatriotes membres de cette Chambre qui sont tombés pour la cause sainte, à ceux qui sont retenus en Allemagne, à vos fils, messieurs qui êtes ici, au nombre de cinquante, sont partis, sans un regret, pour faire face, au nom de la vérité et de la justice, à la plus terrible avalanche de barbarie qui ait jamais déferlé sur le monde civilisé.

Oui, vous canadiens, mêlés aux troupes anglaises et aux troupes françaises, sans distinction de race, sans distinction de pays, sous des étendards différents, ont montré la même bravoure. Et n'oublions pas qu'au mois de février 1915, à Ypres, dans le nord de la France, tout près de la Belgique, dans cette région désolée par les inondations, après le terrible assaut livré par les soldats allemands au moyen des gaz asphyxiants, par cette Allemagne qui a fait dévier la science, et qui au lieu de faire tomber sur l'humanité tous ses bienfaits, en a fait tomber toutes les malaises et tous les crimes, ce sont les soldats canadiens qui, dans cette journée terrible, se sont dressés et ont rétabli la situation. Et dans maints combats, et dans de nombreuses et récentes victoires, ce sont eux qui se sont dressés. Et nous voyons encore vos jeunes hommes, alertes, agiles, courageux, escalader les premiers, sous leur drapeau, la côte de Vimy, qui était réputée imprenable.

Salut à tous ces soldats; inclinons pieusement notre pensée devant ceux qui luttent, devant ceux qui souffrent, devant ceux qui sont morts. Ils savaient bien ce qu'ils faisaient, et lorsqu'ils sont partis de votre pays, ils savaient bien qu'ils n'apportaient pas leurs armes seulement à la Grande-Bretagne, seulement à la France envahie et attaquée; mais, de leur clair regard fixé vers le ciel, apercevant un idéal plus

haut, ils savaient que c'était à la cause sainte de l'humanité, de la démocratie et de la justice.

Et c'est sous l'égide de ces souvenirs glorieux et récents que nous venons vous rendre visite. Devant votre accueil enthousiaste, je sens s'accroître, en moi l'amertume des regrets à la pensée qu'elle sera si brève la visite que je vous fais; mais certainement, vous serez de mon avis quand je dirai qu'on ne mesure pas la profondeur de l'affection à la durée d'une démarche, mais à l'intensité des sentiments qui vivent dans le cœur et dans l'âme. Ces sentiments que je vous apporte, j'aurais voulu, après avoir visité votre belle capitale, les apporter dans d'autres villes; j'aurais voulu pouvoir aller à Toronto à Québec, à Montréal; malheureusement, le temps nous est mesuré, et je vous supplie d'excuser la brièveté de ce séjour en considération de la sincérité des sentiments que je vous apporte.

J'aurais voulu aller partout pour revoir cet admirable pays, et pour vivre, par la pensée, par le souvenir, votre histoire, qui par certains points se rattache à notre histoire nationale. J'aurais voulu sur votre sol saluer la Grande-Bretagne émancipatrice, qui, partout où elle se trouve, présente les aspects de la liberté qui va dans les pays, non pas pour réduire les hommes à l'esclavage, mais pour faire surgir les consciences et les volontés. J'aurais voulu remercier cette noble alliée, qui à l'heure tragique qui a sonné pour la France, s'est levée tout entière parce qu'elle avait signé le traité de garantie pour la Belgique; parce qu'elle a pensé que la signature de la Grande-Bretagne ne pouvait pas être protestée; parce qu'elle a pensé qu'il n'y avait pas deux honneurs, qu'il n'y avait pas deux morales, et qu'elle devait se dresser les armes à la main avec tous ses enfants lorsque, sa signature étant donnée, son honneur était engagé.

Et j'aurais voulu aussi saluer les mânes de nos ancêtres, ces Français qui sont venus parmi nous autrefois, et qui semblent avoir apporté dans ce pays toute la grâce et la beauté de la Normandie et de l'Isle-de-France. J'aurais voulu reconnaître, à travers ceux qui survivent, les qualités anciennes et solides qui font l'honneur et la fierté de notre race. J'aurais voulu les remercier de maintenir si pur et en même temps si complet, ce noble langage français qui résonne dans l'univers tout entier, que vous parlez si admirablement, monsieur le président, que vous connaissez par sa pureté et par sa qualité première, qui est à la fois la fluidité de l'eau qui coule et la résistance du métal.

(Applaudissements.)

J'aurais voulu reconnaître, sur le visage bronzé de vos paysans, la figure familière de nos paysans français, leurs frères; j'aurais voulu saluer les mêmes vertus qui leur sont communes; le goût pour l'épargne, l'assiduité à la tâche quotidienne, l'opiniâtreté dans le travail, tout ce qui fait la vertu, la force et la splendeur d'une nation.

Le temps m'est mesuré, et je vous demande pardon d'être obligé même de rendre plus brèves les paroles que je vous adresse. Cependant, j'aurais mal compris, j'aurais mal entendu le discours que tout à l'heure votre président vient de faire entendre, si, à l'heure où je suis, et de cette hauteur où vous m'avez placé, à cette tribune, où, quoique étranger, vous avez bien voulu m'accueillir, je ne jetais, à travers la distance et le temps, comme l'a fait l'orateur qui m'a précédé, le regard sur les graves problèmes qui surgissent de la guerre et sur la guerre elle-même.

Comment cette guerre est née, par qui elle a été déchaînée, vous l'avez rappelé dans votre

discours, monsieur le président. Elle l'a été par la fantaisie sanglante d'un monarque absolu, qui gouverne seul, sans gouvernement responsable et sans parlement. Elle a été déchaînée par tout un peuple imprégné d'orgueil et de folie. Elle a été déchaînée contre des démocraties libres, elle a été déchaînée contre ceux qui voulaient la paix.

Qui donc était plus attaché à la paix universelle que la Grande-Bretagne et la France?

La France avait été vaincue en 1871, et sans humiliation nous pouvons rappeler cette défaite, maintenant que nous nous sommes relevés, maintenant que nous nous sommes redressés. (Applaudissements prolongés.)

Nous étions tellement attachés à la paix, que, tout en fixant nos regards voilés de larmes sur la frontière déchirée, tout en regardant pardessus la frontière notre Alsace et notre Lorraine, tout en portant à notre flanc une plaie saignante qui coulait toujours, pour ne pas troubler la paix du monde, sans accepter, certes, ni l'oubli ni la prescription de l'histoire, nous restions inertes. Nous en étions là.

Et la Grande-Bretagne que la calomnie allemande a accusée d'avoir voulu la guerre, elle n'avait pas pensé à la conscription militaire, elle n'avait même pas pensé à forger l'instrument de combat sans lequel la guerre est impossible. Elle ne pensait qu'à la paix universelle, au travail et à la liberté pour le monde entier.

Ces deux nations ont été attaquées, la France, l'Angleterre, et aussi la Russie. Ce fut un défi au monde civilisé. Et alors la question s'est posée, non pas de savoir si nous allions nous battre pour des territoires, non pas de savoir si nous allions nous disputer des lambeaux de provinces; la question s'est posée de savoir si les hommes libres auraient leur place sous le soleil de la liberté. (Applaudissements.)

C'est le grand conflit entre l'autocratie triomphante—que nous avons déjà singulièrement renversée par les armes de nos soldats—c'est le grand conflit en tre l'autocratie triomphante, qui veut gouverner le monde, et la démocratie qui veut simplement le régénérer. C'est le grand conflit entre les monarques absolus, qui font leur chose de leurs peuples, qui ne veulent que conquérir les corps, et la démocratie qui veut élever l'esprit, les consciences et les âmes.

Et voyez l'admirable miracle qui s'est accompli aussi bien en Grande-Bretagne qu'en France. Déjà ces deux pays s'étaient rapprochés, et l'entente cordiale avait été il y a bien des années établie.

Je ne puis parler de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre sans envoyer mon souvenir à votre ancien gouverneur lord Lansdowne, que j'ai eu l'honneur d'approcher à Londres, il y a quelques années, l'un des esprits les plus fins et les plus délicats de la Grande-Bretagne, et qui, sans doute parce qu'il avait longtemps séjourné parmi vous, parce qu'il avait connu la France à travers le Canada, est revenu en Grande-Bretagne désireux d'une entente cordiale, désireux de rapprocher ces deux grands pays.

Et je ne puis en parler non plus sans incliner respectueusement ma pensée devant la grande et illustre mémoire du Roi Edouard VII, qui fut l'artisan passionné, convaincu, avec la clarté géniale de ses vues, avec la compréhension qu'il avait de toutes choses, de ce rapprochement entre ces deux grandes démocraties libres. Non plus que je ne puis continuer sans incliner respectueusement ma pensée devant celui qui lui a succédé sur le trône, et qui a appliqué fortement